6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

L'Egalité

DE ROUBAIX TOURCOING

6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

Téléphones : A LILLE, N° 1.68 / 22.82 — A ROUBAIX N° 2.26 — A LENS N° 0.53 — A DOUAI N° 412

ABONNEMENTS — 3 mois / 6 mois / 1 an
Nord et Départements limitrophes . . . . 4 fr. 50 / 9 fr. / 18 fr.
Autres Départements . . . . . 5 fr. 50 / 11 fr. / 22 fr.
Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les Bureaux de Poste.

NUMÉRO 5 CENTIMES

PUBLICITE
Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du Journal et dans toutes les Agences de France et de l'Etranger.

Lundi 4 Novembre 1912

TRAGIQUE ACCIDENT D'AUTO A LILLE. -- UN MORT, QUATRE BLESSES

Dimanche prochain
10 NOVEMBRE
Nous commencerons la publication d'un nouveau roman

Le Chevalier d'Armental

PAR

Alexandre Dumas, père

COMPTES DU LUNDI

OISEAUX DE PASSAGE

Traçons, pendant qu'il en est temps encore, quelques figures balkaniques. Nous n'irons pas les chercher, là-bas, sur le théâtre de la guerre. Nous les prendrons sur une scène qui nous est beaucoup plus familière, à Lille même.

D'abord une silhouette d'officier serbe. Celle d'un capitaine de trente ans à peine qui effectua, à Lille, dans un régiment d'infanterie, voici peu d'années, un stage aux frais du gouvernement de Serbie. Il arriva un beau jour, en drone [illegible] de son gouvernement.

N'allez pas croire que d'était un rustaud. Non pas. Il parlait assez couramment l'anglais, l'allemand et le russe, possédait une solide instruction militaire et montait à cheval comme le plus acrobate des cosaques.

Pourtant quand il s'assit à la table des officiers au Cercle, on s'étonna de certains de ses gestes. Les premiers jours il se disposa à boire directement à la bouteille. Les assiettes lui parurent un luxe superflu. La nappe sembla à ses yeux un ornement de toilette commode mais original.

Ce fut toute une éducation à faire.

Un soir, on servit de la salade de pissenlit. Notre officier fit la grimace « Vous ne pensez pas que je vais dévorer cette herbe ! C'est bon pour les Turcs, va ! » A la longue il consentit à goûter « l'herbe à Turcs ». Il en fut satisfait et avoua : « Dans notre pays, cela pousse à foison mais pas un de nos paysans, même en temps de famine, ne consentirait à y toucher ! Il faudra que je leur révèle cette nourriture. Quelle belle chose que la civilisation ! »

La civilisation française ! C'était un sujet constant de surprises et même de froissements pour ce soldat élégant, dévoué mais portant sous son dolman clair un cœur de montagnard sauvage.

Il avait été l'un des témoins du drame de Belgrade.

Il avait fait partie de la conspiration militaire auquel le roi Pierre de Serbie actuel doit sa couronne, de cette conspiration d'officiers qui envahirent une nuit le Palais Royal, y assassinèrent le roi, dernier descendant de la dynastie des Obrenovitch, et la reine Draga, la belle souveraine.

Parfois, à l'heure du cigare, le capitaine serbe, se laissait aller à des confidences.

Pour un cercle d'intimes il retraçait l'envahissement du Palais, l'égorgement des sentinelles dans la nuit, la recherche à la lueur des flambeaux par le dédale des salons, les portières soulevées du pommeau de l'épée, puis la scène hideuse de la chambre royale.

Froidement il disait cela de la voix claire et précise dont on conte une aventure de chasse.

Et lorsqu'il donnait sur le meurtre de la reine Draga, sur la lubricité féroce des officiers qui, finalement, déchirèrent le corps de cette femme avant de la jeter aux chiens de la rue, il voilait à peine son dédain de ses paroles.

Cette partie du récit soulevait-elle l'émotion indignée des auditeurs ? « C'était une femme, avant tout ! » s'écriait-on.

Alors le capitaine fronçait le sourcil, tirait une longue bouffée de son cigare et crachait par dessus son épaule, pour marquer son mépris, à la manière slave. Il y avait des sentiments auxquels il était inaccessible.

Une bonne histoire.

Durant une manœuvre de garnison, aux environs de Wambrechies, le régiment faisait une « grand' halte ».

Les troupiers couraient aux cabarets des alentours. Une petite boutique d'épicerie était particulièrement assaillie. Les paquets de chocolat, des boîtes de conserves, les bocaux de sucreries étaient l'objet de toutes les demandes. L'argent affluait sur le comptoir de l'épicière ravie...

Par la vitrine, l'officier serbe examinait, du haut de sa taille exceptionnelle, la scène pourtant banale de négoce à outrance qui se déroulait à l'intérieur de l'épicerie. Comme un grand gosse, qui assiste à un spectacle imprévu et comique, le Serbe riait et manifestait le plus complet étonnement.

— « De quoi vous amusez-vous ainsi ? lui demandèrent des camarades, intrigués.

— « Mais ne voyez-vous pas qu'ILS paient ? répliqua-t-il.

— « Qui ça, ILS ?

— « Les soldats ! Ils donnent de l'argent à la boutiquière pour ce qu'ils prennent, je vous assure !

— « Sans doute. Trouvez-vous cela surprenant ?

— « Je crois bien. En Serbie, quand les soldats sont en route, ils prennent aussi ce qui leur est nécessaire chez les marchands. Seulement, ils ne paient pas !

— « Les officiers interviennent...

— Oui, pour faire comme les soldats ! Il faut d'ailleurs reconnaître que lorsque les marchands apprennent dans un village que les soldats approchent, ils mettent leurs biens en sûreté et se barricadent chez eux ! »

Il paraît qu'il est mort, le beau capitaine serbe que les Lillois connurent, il est tombé, dès les premiers engagements à la tête de son bataillon car il avait été nommé commandant à son retour de mission.

D'autres aussi sont morts à Kirk-Kilissé ou à Eski-Baba, sur ces champs de bataille aux noms pittoresques et drôlatiques ; d'autres qui n'étaient pas des soldats, mais des étudiants et des rêveurs.

Ils étaient à Lille, comme des « Oiseaux de Passage », une petite tribu serbe et bulgare, qui vivait un peu à l'écart dans un coin du quartier des Facultés.

Le soir, ils se réunissaient chez l'un d'eux, qui était pauvre et studieux et éloquent. Dans sa chambrette d'étudiant il réunissait la tribu. Chacun donnait deux sous en entrant. Avec cela l'étudiant pauvre payait son loyer. Puis il discourait sur des sujets anarchistes.

On effleurait, pendant que la lampe à pétrole empuantait la chambre, les rêves nihilistes chers à l'âme slave. Quelques étudiantes russes venaient là, en garçons, mettre avec leurs cheveux d'or serrées sur le front clair, comme des tâches vermeilles d'icônes mystérieuses, dans l'ombre.

Aux premières nouvelles de la guerre serbes et bulgares sont partis. Ces mystiques libertaires sont allés rejoindre, dans les rangs, les montagnards farouches, car les uns et les autres avaient le même mépris de la mort et de la douleur, et la même foi dans les vieilles légendes du pays natal qui les appelaient à venger les morts de Kossovo, où les Turcs vainquirent le tzar bulgare Lazare. Voici quatre siècles de cela...

Anarchistes ? L'étaient-ils donc vraiment, ces jeunes gens qui ont répondu, enthousiastes, à l'appel nationaliste ?

L'âme slave est pleine d'étranges contradictions. Nous recevions, ces jours-ci, le billet de faire-part d'une fervente nihiliste slave, morte à Nice. On invitait à assister à la cérémonie funèbre qui se célébrerait dans l'église grecque orthodoxe. Une branche desséchée d'acacia était jointe au « faire-part », dans l'enveloppe... La foi, la tradition, le symbolisme, le nihilisme, quel mélange !

Mais les pays de Bulgarie et de Serbie ne sont-ils pas renommés par leur élevage combiné des cochons et des roses.

ALEX WILL.

CHOSES A AUTRES

Le Remplaçant

On a l'habitude de dire des objets qui ne coûtent pas cher qu'ils ont dû être confectionnés dans les prisons. Ce n'est évidemment qu'une manière de parler.

J'en trouve la preuve dans une affaire de substitution de prisonnier qui ne laisse pas d'être fort curieuse. En janvier dernier, deux individus se rencontraient à Fresnes, où se donnent tous les rendez-vous de mauvaise compagnie. L'un arrivait avec treize mois à tirer ; l'autre allait sortir, sa peine achevée. C'est un nommé Faïdide, qui doit être une assez bonne pâte de malfaiteur. Il accepta, en effet, de tirer les treize mois, à la place du nouveau venu, Brestichi.

Brestichi n'est d'ailleurs pas un lâche exploiteur comme il y en a tant.

— Ça colle, dit-il à Faïdide ; tu feras la prison pour moi. Mais je ne suis pas un ingrat. Je te verserai trois cents francs par mois.

— Topez là répondit Faïdide. Si c'est là, je signerais volontiers un bail plus long.

Brestichi signa donc la levée d'écrou du nom du complaisant Faïdide et s'en alla tranquillement On ne devait le revoir que ces jours-ci, quand on découvrit la supercherie. Remarquons en passant que Brestichi était remplacé depuis dix grands mois déjà et que Fresnes est une prison modèle ! Le détail à sa saveur et même sa gaieté.

Mais ne nous y attardons pas plus qu'il ne convient et surtout n'y mettons pas malice. Retenons surtout que Brestichi offrait trois cents francs par mois à Faïdide. Cela donne une somme de 3.600 francs pour la durée totale du remplacement, à peu près ce que gagne en trois années un honnête jeune homme qui débute dans la carrière administrative. Qu'est-ce à dire, et gagne-t-on donc tant d'argent dans les métiers que la morale ne connaît pas et où l'on fait tout ce qu'il faut pour aller en prison ?

Si telle est la vérité, gardons-nous de le dire, par crainte de la contagion. Mais signalons à certains beaux esprits qu'ils ont fait peut-être une erreur de raisonnement à l'époque où la prison de Fresnes fut inaugurée. Ils disaient alors que le confort de cet établissement aurait pour sûr effet de tenter les malfaiteurs. Or, au prix qu'ils paient pour en sortir, nous voyons bien que les condamnés ne sont pas autrement attirés par les délices de Fresnes.

GRIFF.

CHRONIQUE

La Ribouldingue

C'est le matin, il huit heures. Une femme très simple, en cheveux, amène un petit garçon à l'école maternelle du quartier des Plâtriers, et elle demande à voir Mme la Directrice tout à fait en particulier, dans son cabinet.

— Voilà, madame, dit-elle ; je suis la tante de l'enfant. La mère a disparu il y a deux jours ; je crains bien qu'elle ne se soit suicidée.

— Et le père ? demanda la directrice.

La femme assise au coin du bureau se penche et prononce quelques paroles à voix basse

La directrice, d'un brusque sursaut, se redresse dans son fauteuil et considère l'enfant qui se tient debout devant la cheminée : un blondin de cinq ans et demi, à figure ronde, à l'air étrangement fermé.

La femme explique :

— Il n'est pas bête, mais actuellement son intelligence est arrêtée.

Puis elle reprend le mode confidentiel.

— Alors, n'est-ce pas, madame ? il ne faut pas qu'on entende ce nom-là. Le mieux, c'est d'appeler l'enfant «Jules», tout court. Je lui ai annoncé qu'il avait perdu son nom de famille — l'autre nom après «Jules». Ça, il l'a compris : un enfant comprend ce que c'est que de perdre : on perd son mouchoir, des billes, des sous. Mais quand j'ai essayé de lui faire accepter un autre nom (celui de sa mère) j'ai vu que ça n'allait plus ; ça le dépassait. Bref, [illegible] Tu t'appelles Jules, [illegible] ; on ne doit jamais prononcer ce nom. Sur un papier, dans le droit de la commode ; on ne l'a pas retrouvé ; il ne faut plus jamais en parler ». Il a très bien compris, cette chose finie, disparue ; et vous pouvez l'interroger de toutes les façons, vous ne lui ferez pas dire son nom perdu.

La directrice a donc envoyé dans le préau un nouveau du nom de Jules, tout court.

⁂

Depuis deux ans, Jules a l'habitude d'aller en classe régulièrement ; par conséquent, en arrivant dans cette nouvelle école il devrait tout de suite se mêler aux camarades : entre enfants on se connaît au bout de cinq minutes. oint du tout ; de n'avoir plus son nom, Jules éprouve la gêne d'une mutilation effective ; quelque chose d'essentiel lui manque et par ce fait, il n'a plus aucune capacité de jouer, de parler, d'imiter les autres enfants. Pour remuer, pour courir, pour crier, — il faut avoir un nom, — s'appeler Durand, Dubois, n'importe comment, — si on n'a pas de nom, comment faire ? On n'est rien.

A la récréation du matin, il reste immobile près d'un pilier, sur le côté de la cour.

Un gamin l'aborde :

— Hé ! la tête d Je m'appelle Louis Fortin, et toi ?

— Jules.

— Jules et puis quoi ?

— Jules.

Fortin fait la grimace et s'en va ; il a reçu une impression qu'il porte aux camarades et qui se propage. Plusieurs viennent flairer à distance ce Jules étrange.

Arrive la récréation de l'après-midi.

La directrice prend le petit Jules par la main et le conduit près d'un groupe d'élèves de l'espèce raisonnable

— Voici un nouveau bien doux, bien gentil, dit-elle, qui est-ce qui va être ami avec lui ?

Tous les yeux examinent le petit Jules et, par extraordinaire, personne ne répond.

La directrice semble chercher distraitement un nom quelconque ; elle se décide, comme au hasard à faire une désignation.

— Eh bien ! toi, Marie Cœurel, tu veux bien être amie avec Jules et lui faire connaître des camarades ?

— Oui, madame, je veux bien, dit Marie, avec son sourire pensif. Et elle s'éloigne en compagnie de Jules.

C'est cette brunette de six ans, aux yeux lulisants, au visage maigre, si compréhensif qu'il montre une sorte d'avidité douloureuse ; et dont la mère une damnée de l'enfer parisien agonise à l'hôpital.

La directrice réunit à dessein les deux étranges enfants, dans l'espoir que leurs instincts souffrants s'entendront et pourront se porter secours. Mais Marie s'efforce en vain d'apprivoiser Jules ; il ne répond pas à ses questions, il ne bouge qu'à force d'être tiré par le bras. Et, ma foi, elle finit par le laisser appuyé contre le marronnier.

Tout à coup, qu'est-ce qu'il y a ? Vingt, cinquante enfants, puis une centaine, puis deux cents de l'école sont autour de Jules et tous, hurlant, exécutent vers lui, contre lui, une sorte de guignol grimaçant, frénétique.

Un mot impressionnant les a tous ralliés ; il est arrivé dans l'air, on ne sait d'où, ainsi qu'une vibration électrique

— Oh ! c'est la ribouldingue !! On fait la ribouldingue !

Et ce cri les excite, les affole, comme un ordre grinçant vrillé dans leurs nerfs : la ribouldingue, c'est la rigolade épileptique, le chahut, le chambard.

Il s'agit d'une explosion d'instinct déterminée par l'aspect lugubre de Jules. La foule fait le simulacre de le lapider, de le piétiner, de le déchirer et en même temps de se réjouir. Les yeux roulants, les dents montrées, clubmen doit avoir l'air le plus désagréable possible ; il y a le Club des Vilains, où l'on n'admet que les hommes laids ; le Club des Sans-Nez, dont les membres sont dépourvus d'appendice nasal. Tout cela n'est pas très joyeux ; nous préférons les bons vieux Clubs de France : les Francs Buveurs, les Joyeux Lurons, les Bigotphonistes, les Rouléomanes, et même les Francs Manilleurs...

Dans dans !! A mort !! A mort !! Rions, dansons !

Une sorte de chant ivre succède à l'ordre de ralliement et conduit le branle des têtes et le tangage des épaules : pan ! — panpanpan ! — pan ! — panpanpan ! Par un phénomène de contagion, les petits de deux ans, eux-mêmes, hurlent et se trémoussent sans savoir. Beaucoup de grands se mettent par couples, filles et garçons, et l'appropriation de leur mimique achève de caractériser la joie cannibalesque de la foule devant la souffrance, la mutilation et la mort.

Jules demeure immobile, livide, cadavérique, les yeux désorbités, la bouche ouverte, ce qu'il éprouve est plus atroce que la peur, plus épouvantable que la douleur, c'est l'horreur folle, l'horreur innombrable.

Tout d'abord, les adjointes ont essayé d'arrêter ce tumulte, elles se sont précipitées dans le cas et ont saisi au hasard quelques enfants pour les calmer, mais ils se sont débattus, trépignants, écumants, et clamant cette explication : « La ribouldingue ! la ribouldingue ! » pour signifier : «Laissez-moi ! Il faut ! il faut !»

Et le mot jamais entendu s'est imposé aux maîtresses comme s'il était connu, c'est le seul qui convienne. Quand la directrice est accourue en demandant ce qui arrivait, on a répondu : « La ribouldingue ! » comme on aurait crié : « Le feu ! l'orage ! » Et l'on reste effaré, les bras pendants, l'on sent que devant une chose de ce nom il n'y a rien à faire Si bien que dans l'ahurissement premier, on n'a pas pensé à prendre la seule mesure utile : à emporter Jules. Il y eut un moment de panique, d'inconscience ; ensuite on a eu toutes les peines du monde à arriver jusqu'à lui. Enfin, on l'a saisi, on l'a caché dans la cantine et il a fallu beaucoup de temps pour le tirer de son horrible pétrification.

Après un hurrah de mort et de triomphe, la ribouldingue a cessé d'elle-même, brusquement Chaque enfant a repris son naturel, aucun ne voulait faire de mal à Jules. La foule a une âme irresponsable, qui n'est pas celle de chacun en particulier.

⁂

Le spectacle de ribouldingue a rendu incurable cette rétraction d'opéré qu'avait causée à Jules la perte de son nom. Il peut marcher, mais il ne peut pas courir, on dirait que son corps est noué. Sa figure garde un aspect fixe, horrifié. Aucune objurgation, aucune caresse ne le décide à prononcer que oui et non. Il a eu recul de peur quand les autres enfants, même les tout petits de deux ans, veulent lui parler. Seule, Marie Cœurel ne l'effraie pas ; il reposa constamment un regard dans son voisinage. [illegible] depuis que sa mère est à l'hôpital.

⁂

Un lundi, Marie est plus triste que d'habitude. La veille, elle est allée à l'hôpital avec Rose, la femme de service qui l'a recueillie provisoirement. Sa mère ne l'a pas reconnue.

Ce matin, en arrivant à l'école, Rose a parlé tout bas à la directrice ; elles ont secoué la tête d'un air profondément chagriné ; le dénouement est proche Et Marie, par pressentiment, par communication de sensibilité, montre un visage de morteille désolation.

A la récréation, comme elle traverse la cour soudain, elle est arrêtée, immobilisée, paralysée ; toute l'école hurlante est autour d'elle : « La ribouldingue ! la ribouldingue ! »

En vain, les adjointes éperdues courent de tous côtés, en vain, la directrice multiplie les ordres et les coups de sifflet. Contre Marie éclate le phénomène contagieux qui a éclaté contre Jules : tous, jusqu'aux plus petits, sont pris par le besoin d'exécuter le chambard aux simulacres du délire bestial et alcoolique. Et cette frénésie veut dire aussi : « Tu sens le malheur,, il s'étend de toi une atrocité épouvantable. C'est bien fait ! A mort ! Dansons, chantons, rigolbochons ! »

Mais la ribouldingue n'a pas duré longtemps. Rose s'est élancée et a disparu comme une tigresse bondissante qui emporte son petit. Quant à Marie, elle n'a poussé qu'un seul cri de visionnaire angoissée : « Maman ! »

Et, en effet, on a appris le lendemain, le décès de la terrifiante réprouvée qu'avait été la mère Cœurel.

Jules a entendu répéter par les autres écoliers que la mère de Marie était Morte et toute la journée il a regardé obtinément la pauvre petite camarade.

Le soir, la voyant assise toute seule dans un coin du préau, il est allé la trouver. Il l'a examinée de tout près, il lui a pris une main et l'a reposée sur son tablier avec précaution, enfin, rompant son mutisme qui durait depuis deux mois, il a prononcé sa première phrase. Doucement, comme rêve un doux emphase. Doucement, comme rêve un doux emphase, à la douce aurore des ans, il a demandé : faut à la douce aurore des ans, il a demandé :

— Ta mère, Marie, est-ce qu'on lui a mis aussi sa tête dans du son ?...

Léon FRAPIE.

ECHOS

LE « PONT » COUPE

Les amateurs de « ponts » ne seront pas favorisés en 1913. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les calendriers de l'an prochain, qui viennent de paraître, pour constater que les fêtes fixées ont pris cette fois le malin plaisir de tomber un jour de la semaine peu propice au pont.

Le 14 juillet arrive un lundi, le Toussaint un samedi : le jour des morts sera confisqué par un dimanche. Quant à Noël et au premier de l'an... 1914, ils se sont mis au beau milieu de la semaine, le jeudi : pour le rejoindre au dimanche, ce n'est plus un pont qu'il faudrait, mais un viaduc.

Seul le 15 août est de bonne composition : il tiendra bien gentiment un vendredi. C'est une fiche de consolation. On se rattrapera ces trois jours-là.

LES CLUBS ETRANGES

Ils sont, paraît-il, assez nombreux à Londres, et l'on peut citer parmi eux le Club des Hargneux, où la grossièreté est de rigueur ; on pourrait s'y croire dans une succursale du cabaret de Bruant ; il y a aussi le Club des Silencieux, où nul n'a le droit d'ouvrir la bouche chacun s'exprime par gestes, comme s'il était muet ; il y a encore le Club des Mauvaises ; là, chacun des clubmen doit avoir l'air le plus désagréable possible ; il y a le Club des Vilains, où l'on n'admet que les hommes laids ; le Club des Sans-Nez, dont les membres sont dépourvus d'appendice nasal. Tout cela n'est pas très joyeux ; nous préférons les bons vieux Clubs de France : les Francs Buveurs, les Joyeux Lurons, les Bigotphonistes, les Rouléomanes, et même les Francs Manilleurs...

La Guerre des Balkans

L'armée de Nazim-Pacha résiste désespérément

AVANT LE DERNIER CORPS-A-CORPS

Les alliés continuent leur manœuvre d'enveloppement. - Preveza aux mains des Grecs. - Et la médiation des Puissances ?

Un récit authentique, que nous publions ci-après, apporte quelques précisions sur les deux journées de la bataille des 29 et 30 octobre, mais laisse dans le vague tout ce qui se rapporte à la retraite des Turcs. On doit croire que jusqu'à la fin la contenance de Nazim pacha est restée redoutable et qu'il se maintient sur ses positions vers Saraï et Tchorlou.

De part et d'autre, les armées lèchent leurs plaies et se reposent, après l'effort gigantesque qu'elles viennent de fournir.

Les nouvelles de Macédoine représentent la situation de Zekki comme désespérée. A Scutari, les affaires des Monténégrins restent stationnaires.

L'apparition de quatre navires de guerre grecs devant Dédéagatch, le 31 octobre, peut être le prélude d'une tentative contre ce port, en vue d'établir une communication avec les Bulgares, maîtres de Dimotika.

La grande bataille de Lule-Bourgas

Un récit authentique du correspondant de la "Reichspost"

La Journée du 29 Octobre

C'est le mardi 29 que la grande bataille entra dans sa phase décisive. Pendant toute la journée de lundi une série d'engagements avaient eu pour résultat d'améliorer sensiblement la situation des Bulgares, principalement sur leur aile droite, s'appuyant à Lule-Bourgas.

Les Turcs, afin de protéger leur ligne de retraite vers Saraï contre la marche en avant de l'aile gauche bulgare, avaient livré plusieurs attaques énergiques et avaient même réussi à rejeter l'avant-garde bulgare au delà de Boumar-Hissar, mais mardi matin, l'aile gauche des Bulgares, située à Boumar-Hissar, dessina une offensive vigoureuse sur l'aile droite des Turcs, contre leurs positions installées à Uskub, Hadjifakli, Monastir-Dagh et culbuta l'ennemi, qui cependant réussit à se maintenir en amenant continuellement des réserves. Le combat se poursuivit pendant toute la journée et le gros des forces turques finit bientôt par se désagréger complètement.

Pendant ce temps, l'aile droite des Bulgares attaquait les positions turques de Lule-Bourgas, en partant d'Eski-Baba à l'ouest, et de Yenikeui au sud-ouest ; elle délogeait les défenseurs de ces positions, les rejetant sur Lule-Bourgas.

L'artillerie bulgare continue effectivement au mouvement de l'infanterie en concentrant un feu meurtrier sur les rangs turcs.

A quatre cents pas avant d'arriver sur l'ennemi, ou même encore plus en avant, des régiments entiers se lèvent sur la ligne de feu et se lancent dans un élan irrésistible contre leurs adversaires sans aucune halte, sans faire feu et en méprisant leurs ennemis. Chaque soldat veut enfoncer sa baïonnette dans un Turc. Les officiers sont impuissants à retenir leur élan. Toute tentative pour arrêter leur course est inutile.

Bien que les Bulgares aient ainsi réussi à battre les Turcs à Boumar-Hissar et à Lule-oBurgas leur succès n'était pas décisif, car les Turcs avaient amené sur le terrain de la bataille la totalité de leurs réserves.

La Journée du 30

Le 30 octobre, de bonne heure, d'importants renforts bulgares, amenés à marche forcées des lignes d'investissement d'Andrinople, arrivèrent à leur tour et l'armée bulgare reprit sa marche en avant, afin de percer le centre des positions turques.

L'effort des troupes bulgares se porta d'une part sur les forces turques qui occupaient la région forestière située au sud de la route de Kirk-Kilissé à Viza, et d'autre part sur les positions retranchées turques situées au nord-ouest de Lule-Bourgas. Après des combats acharnés dans les bois, accompagnés de nombreuses charges à la baïonnette, les Bulgares réussirent, vers midi, à percer les lignes turques, et grâce à une attaque simultanée à Lule-Bourgas, disloquèrent complètement le front turc.

Dans les premières heures de l'après-midi, la retraite générale des troupes turques commença le long de la ligne Bourgas-Benderkeui, près de la voie ferrée, et vers Tchorlou Les Bulgares, accentuant leur avantage, se lancèrent à la poursuite de l'ennemi et le harcelèrent jusqu'à la tombée de la nuit avec une telle persistance que sa retraite dégénéra bientôt en véritable fuite

Pendant ce temps, l'aile gauche bulgare, à Boumar-Hissar, enveloppait les Turcs ; le 31, au point du jour les Bulgares livrèrent leur attaque décisive contre l'aile droite des Turcs. Epuisés par les combats des jours précédents, les Turcs ne purent résister à de vigoureuses attaques de flanc. Ils découvrirent en rétrogradant, leur ligne de retraite vers Saraï, et complètement désorganisés, se replièrent en désordre vers le sud de Tchorlou.

Sur ce point, les Bulgares se lancèrent également à la poursuite de l'ennemi, et au moyen d'attaques de flanc répétées, s'efforcèrent de couper sa retraite vers les lignes de Tchataldza.

Dans ces conditions, il est probable que quelques fractions seulement de l'armée turque réussiront à se réfugier derrière les lignes de Tchataldza.

L'occupation d'Uskub par les Serbes

Le rôle du corps consulaire

Un curieux récit de l'envoyé spécial de l'Agence Havas

Il [illegible] l'occupation d'Uskub hâtée par les avis pressants des consuls étrangers pour prévenir des excès et des cruautés sur la population désarmée. Le rôle actif du consul de France et de ses collaborateurs est signalé dans cette lettre pleine de détails intéressants.

Si la domination serbe n'est supportée qu'par soumission à la force par les éléments musulmans d'Uskub, par contre tous les éléments chrétiens, commerçants et industriels voient la présence des soldats serbes avec d'autant plus de satisfaction qu'ils ont traversé depuis le commencement des hostilités une période de transes continuelles.

Dès jeudi soir, on a appris la nouvelle du désastre des troupes ottomanes par l'arrivée des premiers fuyards.

Jusqu'à samedi après-midi, ils cherchaient seulement à échapper à l'armée qui les poursuivait. Comme une traînée de poudre, le cri : « Les giaours (chrétiens) arrivent ! » retentit d'un bout à l'autre de la ville ; ce fut un sauve-qui-peut général parmi les soldats réfugiés près de la gare ; les officiers impuissants incitaient leurs hommes à partir n'importe où, on n'avait plus besoin d'eux, tout était fini. En quelques minutes, la masse des soldats avait disparu comme volatilisée.

Pourtant, en raison de leur nombre et de leurs armements — la plupart avaient encore leurs munitions en cartouches complètes, et ils étaient appuyés de 18 pièces de canon dont les artilleurs avaient seuls conservé quelque formation, — ces soldats, de l'avis de tous ceux qui assistèrent à ce lamentable spectacle, auraient pu faire une défense ou une retraite honorable.

La ville à sac

Mais au cri de « Voilà les chrétiens ! » il n'y eut plus chez tous que le sentiment de la conservation et on vit les soldats jeter à terre tout ce qui pouvait alourdir la marche et les artilleurs couper avec leurs couteaux les traits de leur attelage et monter sur leurs chevaux pour se sauver plus rapidement.

C'est alors que commença dans la ville une anarchie complète. Toute la lie de la population, les soldats mêmes qui étaient restés alléchés par le butin se ruèrent dans les boutiques et le maisons, mettant tout à sac.

Dès les premiers désordres, les nationaux et protégés étrangers allèrent se réfugier dans leurs consulats respectifs qui furent bientôt envahis par une foule apeurée de femmes, d'enfants, de soldats ottomans et chrétiens et même d'officiers turcs auxquels plus d'un consul reproche leur conduite.

L'intervention du Consul de France

En cette occasion encore, le corps consulaire qui eut à affronter déjà les désordres causés par les Albanais il y a quelques mois, montra, au milieu de l'affolement de tous, un sang-froid, une énergie au-dessus de tout éloge. Grâce aux représentants consulaires de France, d'Autriche, d'Angleterre et de Russie (M. Cartier pour la France), quelque tranquillité put être maintenue dans le quartier où sont situées les légations.

Des rondes organisées et dirigées en personne par le consul de France formées par des volontaires français parcoururent toute la nuit de vendredi à samedi les rues avoisinantes, sommant les pillards d'avoir à abandonner leur butin, mettant en joue ceux qui n'obtempéraient pas sur-le-champ. En réalité, depuis vendredi midi jusqu'à l'arrivée du prince héritier, il n'y eut plus dans la ville que cette seule autorité de la police consulaire française. A un certain moment de la journée de vendredi, après la fuite des